

DIANGO

Le droit à une éducation équitable



Lafontan Anaëlle

Septembre 2043

J'avance sous le soleil assommant du Libéria, le sol me brûle la plante des pieds, j'aurai pu m'en protéger de nos jours mais j'avais été habitué ainsi, dans un monde où les Africains n'avaient rien. La pauvreté ou la richesse, l'argent... Ce sont des choses que je n'ai jamais réussi à comprendre. Elles n'ont aucun sens pour moi. Elles ont rendu l'Homme cupide, avide, égoïste... La chose qui m'avait le plus dégouté étant enfant est la façon dont on *nait* pauvre ou bien riche. J'étais né dans un milieu pauvre, je ne l'avais pas choisi et pourtant mon lieu de naissance avait écrit mon avenir à ma place...

Mon nom est Diango, je suis né au Libéria, l'un des Etats les plus pauvres d'Afrique et quand j'étais enfant mon rêve était de devenir médecin.

C'était la fin de la journée, le soleil commençait à disparaître derrière des dunes de sable et je revenais d'une longue marche pour aller chercher un peu d'eau. J'étais heureux car mes seaux étaient bien remplis. Je remerciais Fâro silencieusement (*dieu de l'eau africain dont le mythe est principalement répandu en Afrique de l'ouest*). À cette époque j'avais douze ans et je rêvais encore, je ne m'étais pas encore rendu compte que nous vivions dans un monde affreux là où je ne serais jamais rien.

Avec le temps, j'ai fini par savoir que l'Afrique était immense, et pourtant aux yeux du monde c'était comme si elle n'existait pas. Si les autres peuples s'y intéressaient c'était pour en tirer un bénéfice, jamais pour donner, toujours prendre.

Oui, j'espérais... Mais plus pour longtemps, car j'eus la mauvaise idée d'exprimer mes rêves à voix haute dans ce monde où l'impossible... restait impossible.

J'entrais dans ce qu'on appelait notre « maison », en réalité il s'agissait de quelques bouts de ferraille entassés. Bien sûr il y avait pire « logement » que le nôtre parmi les quelques milliers d'autres de notre bidonville, mais je ne m'en estimais pas plus heureux. Ma mère disait qu'il fallait être content de ce que l'on avait, que la vie était un cadeau suffisant. Il était interdit d'être triste avec elle. Je m'étais bien gardé de le lui dire mais je n'ai jamais été d'accord, comment être heureux de vivre quand on vit continuellement dans la souffrance et une espérance vaine ? D'un autre côté je savais qu'elle n'était pas heureuse non plus...

Notre « habitation » était devenue bien plus spacieuse depuis peu. Il y a environ un an, comme dans tous les autres bidonvilles, nous vivions dans un espace minuscule avec un trop grand nombre de personnes pour être tolérable. La nuit nous dormions à même le sol, dans un espace qui faisait la moitié de notre taille. C'est à peine si nous pouvions respirer.

Mais l'un d'entre nous est tombé malade, puis un deuxième. La maladie se propageait à une vitesse étonnante et nous étions impuissants. Bientôt elle se transformait en une épidémie à l'échelle de notre bidonville. Il y a eu de nombreux morts. Beaucoup trop. Durant la journée, la chaleur sous cette ferraille n'arrangeait rien. Je m'échappais régulièrement pour échapper à l'odeur infecte des malades.

Désormais, il ne reste plus que ma mère et moi. Plus un autre homme qui n'a aucun lien avec nous mais que j'aimais bien.

- Est-ce qu'on mange ce soir ? articulais-je lentement, rempli d'espoir.

Ma mère se retourna et soupira en secouant la tête de droite à gauche. À ce moment-là mon estomac gémit en une plainte plutôt déprimante. Je posais une main sur mon ventre et dit d'une voix monotone :

- J'ai ramené de l'eau.

Ma mère se précipita sur les seaux, ses mains en coupes. L'homme, qui m'avait paru dormir jusque-ici, fit de même. J'avais déjà bu mais je m'agenouillais tout de même à côté d'eux et commençais à boire pour essayer de tromper mon estomac, de le remplir avec ce que je pouvais. Une fois satisfait, je m'asseyais par terre et regardais ma mère, notre environnement, je pensais à la façon dont nous vivions, les choses qui auraient pu être évitées, que nous aurions pu... Non. *Dû* avoir.

Fatigué, je laissais échapper :

- Je ne veux plus vivre ainsi.

Les deux adultes s'arrêtèrent net. Ils me dévisageaient comme si j'avais perdu la tête.

- Pardon ?
- Je veux dire... J'aimerais pouvoir vivre normalement, sans souffrance et être heureux.
- Qu'est-ce que tu me racontes, encore ? Pesta ma mère.
- Je sais qu'il y a des gens qui vivent dans de meilleures conditions que nous. Aya en a parlé. Ils mangent à leur faim, ils n'ont pas à parcourir des kilomètres pour pouvoir boire, ils se lavent tous les jours, ont des vêtements propres et neufs, ils apprennent beaucoup de choses, des choses qu'on ne sait pas. Elle dit qu'on aurait pu éviter tous ces morts et qu'on pourrait vivre dans un endroit convenable. Elle dit qu'autre part, des enfants comme moi vivent dans des maisons avec plusieurs pièces, je ne savais même pas que ça existait ! Elle dit que les gens se trempent dans une bassine immense juste pour s'amuser. Elle dit que...
- Oui, oui, on a compris ! Me coupa ma mère. Aya t'a raconté beaucoup de choses pour te retourner l'esprit.
- Mais elles sont vraies n'est-ce pas ?

Ma mère évitait mon regard, elle ne répondait pas.

- Dada ?
- Oui... Oui, elles le sont. Mais nous ne pouvons rien changer à notre situation.

- Pourquoi ? Pourquoi abandonnes-tu si vite ? Moi, quand je serai grand, je serai médecin. J'irai habiter dans l'une de ces grandes villes, mes enfants auront ce qu'ils voudront et je pourrai sauver la vie d'autres personnes. Ma mère me regardait avec une expression que je n'avais jamais vu sur son visage auparavant : de la mélancolie.
- Diango... commença-t-elle lentement et avec délicatesse. Je vais te raconter une histoire :
Lorsque j'étais enfant, je rêvais moi aussi de pouvoir sauver ma famille... et son honneur. Je voulais devenir docteur, tout comme toi mais à la place j'ai dû travailler dur et je n'ai aucune éducation. J'aurais voulu m'asseoir sur un support moelleux et regarder mes enfants grandir en bonne santé et dans tout le confort souhaité. Je sais que mon père voulait la même chose, et mon grand-père... mais on ne peut rien y faire, Diango. C'est comme ça, la vie donne plus à l'un qu'à un autre et nous vivons dans un monde qui n'a aucune envie de changer les choses. Pourquoi se soucier des pauvres et des malchanceux quand on a tout ce qu'il nous faut.
Rares sont les Africains qui vont à l'école, c'est pour les riches... il n'y a pas beaucoup d'écoles, c'est trop loin, tu arriverais là-bas que la journée serait déjà finie. C'est trop cher aussi et puis on a besoin de vous, ici : dans les champs, pour aller chercher de l'eau... Tu vois Diango, l'école n'est faite que pour ceux qui sont nés sous une

bonne étoile, pas pour les Africains qui n'ont aucune importance pour ce monde.

Elle me regarda avec un faible sourire et tendit une main pour m'effleurer la joue. Je le remarquais à peine. C'était comme si le monde s'écroulait sous mes pieds. Je me sentais tomber. Une impression de vide immense dans ma poitrine, j'avais le souffle court. Soudainement, une sensation dont je n'avais pas l'habitude : les yeux me brûlaient. Je sentais mes larmes couler sur mes joues. Pour la première fois, aussi loin que je m'en souvenais, ma mère ne chercha pas à les arrêter, à la place elle m'attira contre elle et me serra contre son cœur.

Je souris à ce souvenir, le monde à bien changé depuis lors...

Je suis arrivé à ma destination. Une sonnerie retentit puis des cris. Je relève la tête pour voir mon fils sortir de l'école, il est vêtu d'une chemise et d'un pantalon propre, de chaussures neuves et il porte un sac de toile bien rempli. De nombreuses écoles se sont construites en seulement vingt-cinq ans, celle-ci n'est qu'à quelques pas de notre logement. De l'argent est versé chaque année aux pauvres pour qu'ils puissent acheter tout le matériel nécessaire à cette éducation et ne plus avoir besoin des enfants dans les champs. Les universités du monde entier sont désormais accessibles pour n'importe qui du moment qu'on travaille dur à l'école pour y arriver. Mon

filis ira à Oxford. Il a le droit à un avenir en tant qu'être humain. Il vivra dans le confort et la richesse. Il est heureux.

Je suis fier de ce que le monde est devenu.

Je suis fier de mon fils.